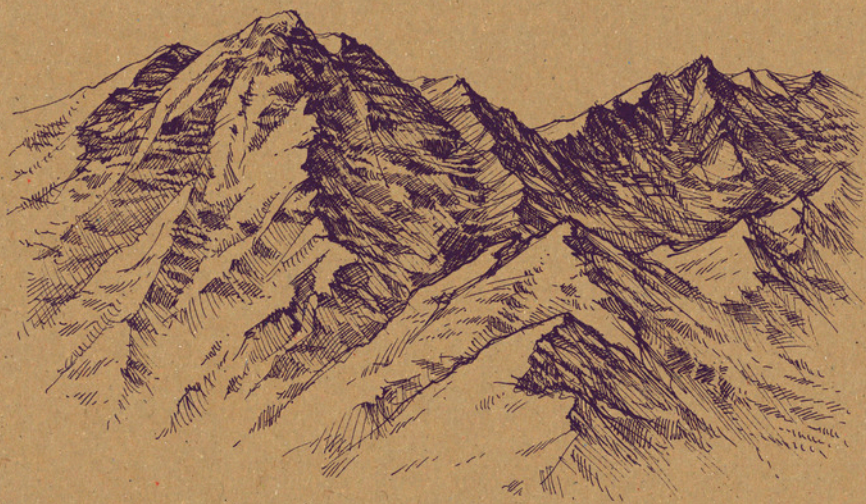


VERSANT INTIME

Étienne Klein

Entretiens avec Fabrice Lardreau

PSYCHISME
ASCENSIONNEL



ARTHAUD

VERSANT INTIME

« La montagne est devenue mon véritable topos : je m'y sens à l'aise et parfaitement libre, ce qui est paradoxal, car c'est par nature un monde de contraintes. Je m'y sens chez moi et, qui plus est, en sécurité, ce qui constitue un autre paradoxe. »

Depuis un séjour à Chamonix, à vingt ans, où il a ressenti « l'aspiration par le mouvement vertical des cimes » chère à Gaston Bachelard, Étienne Klein nourrit une passion profonde pour la montagne. De la Corse à l'Annapurna, en passant par le Hoggar et les Alpes, il a pratiqué randonnée, alpinisme et, depuis quelques années, s'adonne au trail. Espace de beauté et de liberté, la montagne est pour lui un révélateur des êtres, de l'amitié et de la solidarité.

Les questions jaillissent alors chez l'homme de sciences : quelles sont les ressources du corps, quels sont ses liens avec l'esprit ? Gravier les parois est une manière d'étudier une notion physique, mais aussi métaphysique : le vide.

Physicien, docteur en philosophie des sciences, Étienne Klein a notamment publié Le pays qu'habitait Albert Einstein (Actes Sud, 2016) et Ce qui est sans être tout à fait (Actes Sud, 2019). Il anime l'émission « La conversation scientifique » sur France Culture.

Fabrice Lardreau, journaliste à La Montagne & Alpinisme, a publié une dizaine de romans et essais, dont Contretemps (Flammarion, 2004) et Le RER, nos lignes de vie (Robert Laffont, 2018).

DIRIGÉE PAR FABRICE LARDREAU, LA COLLECTION « VERSANT INTIME » PROPOSE DES RENCONTRES AVEC DE GRANDES FIGURES DES LETTRÉS, DES ARTS, DES SCIENCES OU DU VOYAGE, PASSIONNÉES PAR LA MONTAGNE ET, PLUS LARGEMENT, PAR LA NATURE. ELLE INVITE LE LECTEUR À PÉNÉTRER LEUR JARDIN SECRET ET À DÉCOUVRIR LEUR RAPPORT AUX ÉLÉMENTS, MAIS AUSSI LEURS LECTURES, LEURS VOYAGES, ET LEUR ÉMERVEILLEMENT DEVANT LA BEAUTÉ (PARFOIS FRAGILE) DU MONDE.

VERSANT INTIME

PSYCHISME
ASCENSIONNEL

DANS LA MÊME COLLECTION

Michel Butor, *La Mémoire des sentiers*, 2018.

Philippe Claudel, *Le Lieu essentiel*, 2018.

Marie-Hélène Lafon, *Le Pays d'en haut*, 2019.

Belinda Cannone, *La Forme du monde*, 2019.

Étienne Klein
Entretiens avec Fabrice Lardreau

PSYCHISME
ASCENSIONNEL

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-8970-0

*À Bruno Martin, qui m'a presque tout appris,
y compris à faire des nœuds
(mais en cette technique qui confine à l'art,
je conserve une si grande marge de progression
que je puis dire que l'avenir nous appartient).*

« La vie haut bandée lève la tête. »

Antonin Artaud

ASPIRATION VERTICALE

« L'œil fier s'unit aux montagnes pour
les redresser davantage. »

Henri Michaux

Comment avez-vous découvert la montagne ?

Je ne saurais dire par quelle étrange ruse du destin cette passion a pu me tomber dessus, m'élire en quelque sorte, alors qu'elle n'est pas du tout présente dans la généalogie familiale... J'ai grandi à Orsay, en banlieue parisienne, dans une famille où personne ne fréquentait la montagne. Mon père était ingénieur et ma mère, bien que dite « femme au foyer », travaillait sans relâche puisque j'ai six frères et une sœur. Nous passions la plupart de nos vacances chez ma grand-mère paternelle, à Tanlay, ce village de l'Yonne honorablement connu pour son château Renaissance. J'y ai séjourné de nombreux étés, quelques-uns en compagnie de Marco et Stéphane Troussier, qui deviendraient plus tard des alpinistes de

haut niveau, et dont les grands-parents habitaient une rue voisine. Malgré la joie des balades à vélo et des baignades dans l'Armançon, la rivière locale, je vivais ces périodes de congés sans excitation particulière. J'ai même un peu honte d'avouer que j'attendais avec impatience la rentrée scolaire...

Mais je peux dater avec précision le moment où cette sorte de langueur estivale périodique a pris fin : il coïncide avec ma découverte de la montagne. C'était en 1978. J'avais tout juste vingt ans. Je venais de passer les concours des grandes écoles scientifiques, après deux années de classes préparatoires. Pour me permettre de décompresser et de redonner à mon visage pâle quelques couleurs, mes parents m'ont offert un stage à l'UCPA. Guidé par je ne sais quel instinct, j'ai choisi le grand tour du Mont-Blanc. Je revois encore le trajet en train, le changement à Saint-Gervais, et surtout l'arrivée à Chamonix par une belle journée de juillet. J'avais rendez-vous au café de La Potinière, où m'attendaient notre guide et les autres membres du groupe. Alors que je remontais l'avenue Michel-Croz, j'ai éprouvé un choc en découvrant les verticalités du massif du Mont-Blanc : l'aiguille

Verte, les Drus, l'aiguille du Midi, l'M ! Jamais je n'avais vu pareilles splendeurs... Rien à voir avec les collines et les paysages émoussés du Morvan ou du Jura que je connaissais un peu (on m'avait envoyé en classe de neige dans le Jura, à neuf ans). La vue des 4 000 (ou des quasi 4 000) et de leurs neiges éternelles m'a saisi ! On nous a emmenés à Argentière, où était installé le bâtiment de l'UCPA, puis nous sommes partis pour un périple de cent soixante-six kilomètres effectué en dix jours (les étapes recourent celles de l'actuel Ultra-Trail du Mont-Blanc). C'était assez sportif pour un début : il fallait gravir pas mal de cols avec parfois des dénivelés consistants. Mais je n'arrivais pas à me freiner, à marcher lentement, au même rythme que les autres. Le groupe était constitué pour l'essentiel de randonneurs aguerris, habitués aux longues marches, mais qui progressaient plutôt lentement pour profiter des paysages. Certains herborisaient même à la manière de Rousseau, ce qui n'était pas exactement ma pente du moment. J'avais, moi, l'impression d'être tiré vers le haut, comme sous l'emprise d'une force antigravitationnelle. Je me souviens, le troisième jour, avoir couru – ou

plutôt avoir marché très vite – et atteint le sommet bien avant le groupe, j'avais une bonne heure d'avance... J'étais inondé de sueur et sans doute en état d'hypoglycémie. Je n'ai pas pu résister à la tentation d'entamer quelque peu les vivres collectifs (j'avais de grosses boules de pain dans mon sac) dont nous nous étions réparti la charge – ce qui n'est pas bien du tout. Mais j'ai découvert ce jour-là que j'étais doté d'une assez bonne résistance (que j'avais une « caisse », comme on dit) et que mon être entier ressentait « l'aspiration par le mouvement vertical des cimes » dont parle Gaston Bachelard dans *L'Air et les songes*¹. Devant un col ou un sommet, certaines personnes se sentent oppressées par la densité de l'immense matière située au-dessus d'elles, d'autres sont littéralement aspirées. J'appartiens clairement à la seconde catégorie. Je me sentais emporté par toute cette puissance minérale, comme si une voix intérieure me soufflait d'une façon impérieuse : « Vas-y mon p'tit gars, c'est là-haut que ça se passe ! »

1. Gaston Bachelard, *L'Air et les songes*, Éditions Corti, 1943.

N° d'édition : L.01EBNN000453.N001
Dépôt légal : avril 2020